



Hommage à Maurice Pianzola



Maurice Pianzola, ancien conservateur au Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève nous a quittés le 16 octobre 2004 à l'âge de 87 ans.

Membre de longue date de la Société suisse des Américanistes, il était devenu à la suite de plusieurs voyages un grand connaisseur du Brésil, dont il appréciait tout particulièrement la diversité des cultures, l'exubérance de la vie et la création artistique. Sa bibliothèque comprenait entre autres des centaines d'ouvrages sur le Brésil et l'Amérique du Sud, qu'il a eu la grande amabilité de léguer à la SSA, et qui fait maintenant partie du patrimoine de la Société.

Le grand-père de Maurice Pianzola était venu en Savoie en ayant *Passé le col de Monscera*, titre d'un de ses livres¹, où il raconte ses origines. La famille de Maurice se fixera à Genève où il fera le Collège de Genève. Engagé politiquement dès 1936 aux jeunes communistes, pendant la deuxième guerre mondiale il sert comme sous-officier dans l'armée suisse. La littérature le passionne, ainsi que l'histoire. Bourlinguant après le conflit mondial de Bâle à Paris, en Guinée et ailleurs, il revient à Genève et commence à publier, mêlant histoire sociale et art (*Lénine en Suisse, Thomas Münzer ou la Guerre des paysans, Peintres et Vilains, La Grande guerre des paysans*). Il est engagé en 1962 au Musée d'art et d'histoire, jusqu'à sa retraite en 1979.

C'est en 1971 que Maurice Pianzola découvre le Brésil, envoyé là-bas pour représenter la Ville de Genève. Il en reviendra fasciné, et y retournera. De ce contact, de cette imprégnation d'une culture tellement dense et vivante et d'une histoire fabuleuse,

il rédigera deux livres importants: *Brésil baroque* (1974) et *Les Perroquets jaunes* (1991). Ces deux livres recourent à la méthode historique, au récit d'événements estimés remarquables par l'auteur. Mais comme dans ses ouvrages précédents, l'originalité se trouve dans l'alliage de l'admiration pour l'expression culturelle et de la vision sociale des événements décrits.

*Brésil baroque*² est un grand et beau livre, basé sur l'histoire de ce Brésil né du sucre et de l'esclavage, de l'or et de l'art baroque. Il comprend de magnifiques illustrations en couleur de nombreuses églises, retables, statues, peintures, fontaines et places de cet art et architecture luso-brésiliens qui a marqué la période faste du XVIII^e siècle dans le Minas Gerais. Pianzola souligne la provenance souvent modeste et surtout mulâtre des artisans et artistes qui ont réalisé les bâtiments et décorations si fastueuses. Il faut nommer naturellement le plus connu, l'*Aleijadinho*, Antonio Francisco Lisboa. Mais il y en a beaucoup d'autres, et pas seulement à Ouro Preto.

Sauf pour l'*Aleijadinho* dont le génie, mêlé de ténacité et souligné par une maladie spectaculaire, a frappé les imaginations, sauf encore pour Athaide qui est le dernier des grands artistes de Minas, il est très difficile de reconstituer des biographies. On poursuit des ombres dont on rencontre de temps en temps le nom au bas d'un acte ou dans les pièces d'un procès. Et cependant quelque chose se fait jour, une caractéristique spécifique au Brésil: ces artistes sont souvent des mulâtres, c'est à dire des gens à peine sortis de la servitude, pas seulement à Minas avec l'*Aleijadinho*, mais aussi à Rio avec Mestre Valentim da Fonseca e Silva, et à Bahia, avec Francisco das Chagas, dit Cabra, dont je ne sais rien se ce n'est qu'on lui attribue cet hallucinant «Christ à la colonne» du Musée des Carmes de Salvador, sorte d'esclave fouetté comme cela se pratiquait naguère sur la place voisine du *Pelhourino*. (*Brésil Baroque*: 81-82)

¹ Les Presses du réel, 1996.

² Genève, Ed. de Bonvent, 1974.



A l'époque (XVIII^e s.) les statues hyper-expressives de l'Aleijadinho étaient considérées comme barbares, et plusieurs ecclésiastiques demandèrent qu'elles soient changées. Mais Pianzola écrit très justement que cet art baroque représente la vie brésilienne dans son ensemble, faite d'excès et de douleurs, de grimaces et de rires. Il conclut ainsi son livre:

Il nous avait paru un moment, après tant d'églises fermées dans tant de villages où commençaient à traîner des touristes, que l'art baroque avait ouvert au Brésil une voie sans issue. C'était ne pas compter avec ceux qui gravissent la colline de Congonhas, c'était ne pas deviner la montée de la sève dans ce grand peuple. D'autres bâtisseurs viennent, tels les architectes Lucio Costa et Oscar Niemeyer, qui ont construit une capitale dans la brousse et posé de nouveaux problèmes. L'Aleijadinho peut enfin sourire. Rien n'est fini. (164).

Seize ans plus tard Pianzola publiera *Les Perroquets jaunes, des français à la conquête du Brésil XVI^e siècle*³. Le long temps écoulé qui sépare les deux ouvrages montre bien que sa passion pour le Brésil n'avait pas fléchi. Il va cette fois-ci s'intéresser à un épisode de la guerre coloniale que se faisaient les puissances de l'époque, Espagne, Portugal, France. C'est certes l'histoire d'une tentative de colonisation d'une partie du Brésil (le Maragnon) par les Français, mais c'est surtout une vision croisée de cette histoire, comme l'a souligné Louis Necker⁴.

L'histoire coloniale du Brésil, [...] telle qu'elle est enseignée encore de nos jours dans les manuels les plus courants, est avant tout l'histoire des Portugais et des autres immigrants établis dans ce vaste pays; les Indiens, premiers habitants du Brésil, sont relégués

dans l'archéologie ou une forme d'ethnographie qui en fait des curiosités des sciences naturelles. Dans ce contexte, il faut souligner la parution du livre de Maurice Pianzola, [...] qui essaie de sortir de cette perspective unilatérale, d'étudier un épisode de l'histoire coloniale du Brésil sous un nouvel angle, un angle que l'on pourrait appeler stéréoscopique, qui prend en considération aussi bien les envahis que les envahisseurs, aussi bien les Indiens que les Français ou les Portugais impliqués dans cette histoire. Le titre *Les Perroquets jaunes* l'indique d'ailleurs bien: se rapportant à la manière dont les Indiens nommaient les Français (parce que ces derniers ont la peau claire et parlent beaucoup), il exprime la volonté de décentration de l'auteur, sa volonté de montrer aussi la réalité vue de l'autre côté.

Mais jamais Maurice Pianzola «n'arrange» l'histoire, ne la rend «correcte» pour notre sensibilité. Les mœurs des Indiens sont décrits à travers les textes jusque dans les aspects les plus extrêmes, libations de plusieurs jours, et surtout cannibalisme. Pour souligner aussi l'attitude relativement permissive des Français face aux coutumes des Tupinambas.

Ce sont là deux livres qui n'ont pas vieilli, et dont le contenu dénote un esprit universel, celui d'un grand érudit, mais aussi d'un homme sensible, ouvert et engagé, Maurice Pianzola.

Claude Auroi

³ Genève, Zoé. Paris, L'Harmattan.

⁴ *Totem*, no 5, oct.-déc 1992, p.8.